

NEON ROUGE ET LES FILMS DU BILBOQUET
PRÉSENTENT



Sur le fil du Zim'it

un film de
Natyvel Pontalier

IMAGE HÉLÈNE MOTTEAU SON OPHÉLIE BOULLY ASSISTANTE RÉALISATRICE MARLÈNE ALENE MONTAGE EMMA AUGIER MONTAGE SON ARNO LEDOUX MIXAGE JEFF LEVILLAIN ÉTALONNAGE MICHAEL CINQUIN
PRODUIT PAR MATHILDE RACZYMOW, AURÉLIEN BODINAUX, PIERRE CECCALDI UNE PRODUCTION NEON ROUGE, LES FILMS DU BILBOQUET, PRINCESSE M EN COPRODUCTION AVEC SHELTER PROD
AVEC LE SOUTIEN DE TAXSHELTER.BE ET ING, DU TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL DE BELGIQUE, DE LA PROCIREP ET DE L'ANGO, DE LA RÉGION AUVERGNE-RHÔNE-ALPES ET LA PARTICIPATION DU CNC
AVEC L'AIDE DU CENTRE DU CINÉMA ET DE L'AUDIOVISUEL DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES ET DE WALLONIE IMAGE PRODUCTION AVEC LA PARTICIPATION DE LA PLATEFORME TËNK ET DE TV5 MONDE

NEON ROUGE PRODUCTION

Les Films du Bilboquet



shelter prod

ING

taxshelter.be

TV5MONDE

CNC

PROCIREP

ANGO

FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

WIP
Wallonie
image production

Scam*

tënk

La Région
Auvergne-Rhône-Alpes



Les Filles du Bilboquet

TANGENTE
distribution

SUR LE FIL DU ZÉNITH

un film de Natyvel Pontalier

16:9 | Couleur | 55 min | 2021
France | Belgique | Gabon

Je viens d'un peuple - les Fangs - où les morts ne quittent jamais les vivants.
Mais depuis que nous sommes devenus chrétiens nous n'arrivons plus à les entendre.

Perdue entre ce que je sais et ce que je vois, entre l'ici bas et l'au-delà,
je mène une quête initiatique qui me permet de révéler notre histoire,
celle qui n'a pas été transmise.

Distribution : Tangente
contact@tangente.distribution.net
+336.80.21.52.94
[Site web](#) | [Facebook](#) | [Instagram](#)



Natyvel Pontalier

Natyvel Pontalier vit entre le Gabon et la Belgique.

Diplômée d'un Bachelor en technique cinématographique à l'HELB et du Master documentaire de Lussas, elle réalise en 2011 son premier film, *Le Maréchalat du Roi-Dieu* sélectionné entre autre au Fespaco.

Son deuxième film, *Le Club des silencieux*, qui a pour sujet la surdité au Gabon, a été sélectionné dans plus de 10 festivals en Afrique et en Europe.

Dans son dernier film, *Sur le fil du zénith*, elle partage avec nous sa recherche de ses ancêtres et des traditions anciennes, de Bruxelles à Ebolo, son village d'origine, elle examine finement l'histoire manquante et la colonisation.

Filmographie

2011 - Le maréchalat du Roi-Dieu | documentaire | moyen métrage | 45 min | Gabon

2012 - Feel Bike | documentaire | court métrage | 19 min | Belgique

2015 - Le Club des silencieux | documentaire | moyen métrage | 52 min | Belgique/Gabon



Fiche technique

Image : **Hélène Motteau**

Son : **Ophélie Bouilly**

Montage : **Emma Augier**

Montage son : **Arno Ledoux**

Mixage : **Jeff Levillain**

Étalonnage : **Michaël Cinquin**

Producteurs :

Mathilde Raczymow | Les Films du Bilboquet, France

Aurélien Bodinaux | Néon Rouge, Belgique

Pierre Ceccaldi | Princesse M, Gabon

Distribution : **Lisa Reboulleau**,

Mélinda Feuillepain | Tangente Distribution

Soutiens : Tënk | TV5 Monde | CNC | Région Auvergne-Rhône-Alpes | Procirep-Angoa | Brouillon d'un rêve
SCAM | Shelter Prod | Taxhselter.be | Centre du Cinéma et de l'Audiovisuel de la Fédération Wallonie-
Bruxelles | Wallonie Image Production

Festivals

IDFA • Sélection Luminous & unConscious Bias • Amsterdam, 2021.

FIPADOC • Compétition internationale • Biarritz, 2022.

BLACK MOVIE • Genève, 2022.

STLOUIS'DOC • Saint-Louis, Sénégal, 2022 • **Grand prix du Jury-moyen et court-métrages**

SEYTOU AFRICA • Paris, 2022.

FESTIVAL ETONNANTS VOYAGEURS • Saint-Malo, 2022.



Entretien avec RFI

Natyvel Pontalier a documenté son initiation au Gabon: «la caméra devrait filmer les esprits»

RFI : Sur le fil du Zénith, est-ce un film ou une initiation ?

Natyvel Pontalier : Je dirais plutôt une quête, parce que l'initiation, ce n'est vraiment pas quelque chose de fini en tant que telle. Donc, c'est plus un cheminement.

Dans le film, vous dites : « Les ancêtres nous envoient des signaux. À nous de les entendre ». Êtes-vous prête à les entendre aujourd'hui ?

Oui. Le moment où j'ai vraiment senti une connexion, c'était en 2017. Mes premiers questionnements ont surgi à partir de 2014 quand je me suis posé la question sur les croyances dans ma famille, surtout à travers de toutes ces cérémonies traditionnelles auxquelles j'ai assisté et qui me semblaient folkloriques. En même temps, j'avais la sensation qu'on ne me disait pas tout, qu'il y avait des choses cachées. J'avais envie de connaître cette histoire pour pouvoir mieux comprendre qui étaient mes grands-parents.

La génération de ma mère est une génération de rupture. Ils étaient clairement éduqués à la cure ou alors par des sœurs. La génération de mes grands-parents est encore connectée à la tradition. En même temps, il était difficile d'y avoir accès. La grand-mère est la dernière détentrice, dans le sens où elle parle encore la langue.

Mon grand-père, qui a été « éduqué », nous a parlé plus en français. Avec nos grand-mères, nous avons dû parler en langue fang, on était dans leur univers.

Nous avons discuté avec elles, mais nous n'avons pas eu accès aux traditions, parce que, entre nous, il y avait la génération de nos parents qui ne nous a rien transmis.

Un autre point de rupture était la colonisation, l'arrivée du christianisme. Est-ce que c'était aussi un point de rupture par rapport à la tradition dans votre famille ?

Pour moi, le point de rupture, c'est vraiment au moment de la perte de cet objet, le Byeri.

Le Byeri, c'est ce reliquaire transmis de génération à génération permettant dans la croyance des Fang à communiquer avec les morts ?

Oui. Et la perte des reliques entraînait la perte de la croyance. Une fois l'objet disparu, le reste aussi disparaît.

Lors de l'arrivée de la religion chrétienne, les prêtres allaient dans les villages et demandaient aux gens de jeter les reliques, « ces symboles de diable, de la sorcellerie ». Quand les familles se convertissaient, elles emmenaient les reliques. D'autre part, ces objets nécessitaient d'être entretenus régulièrement. Comme il n'y avait plus de transmission, plus d'initiations, il n'y avait plus de gens capables de les entretenir.

Les ruptures se sont faites à ce moment-là. Néanmoins, comme m'a dit ma mère spirituelle, au fil des générations les choses se sont dématérialisées.

Les ancêtres ont eu cette intelligence de revenir et, par exemple, de dire des choses à moi, qui est complètement ancrée à l'occidentale, et de me revenir en rêve pour que je puisse me poser des questions. Ce qui a été assez fort par rapport au film, j'étais partie pour filmer quelque chose de perdu, mais, au final, tout était là, mais de manière implicite.

C'est-à-dire ?

Il était là dans tout ce qui se passe dans le quotidien, les cérémonies de mariage, de décès... Tous les gestes et rituels des générations étaient là, sauf que c'était un peu déguisé. Par exemple, on organise une cérémonie de retrait de deuil, en même temps on fait une messe. On associe les choses. On voyait cela comme de la danse, en même temps, nous avons eu conscience qu'il y avait des esprits, que pendant le retrait du deuil, le grand-père va revenir. Nous le savons, pourtant on a fait la messe. Nous sommes un peu cette génération entre-deux. Ils nous ont conditionnés à croire aux deux.

Nous sommes le fruit de trois générations issues de cette colonisation. La génération de nos parents, eux-mêmes éduqués à ne parler qu'en français, a parlé à notre génération qu'en français. Et une fois qu'on perd la langue, on perd aussi une transmission, la philosophie, une manière de penser. Ce n'est pas que l'objet qui est perdu, mais aussi les chants, les danses... Dans le film, l'un des moments importants était quand j'essaie de traduire les chants. C'est en langue fang, mais codé. Elles parlent très très vite. Même ma mère ne pouvait pas comprendre les chansons. Les gens qui faisaient les initiations avaient codé les messages, parce qu'ils se méfiaient aussi des autres qui avaient été convertis.

Il y a une transmission par les rituels, mais qui sont devenus un peu folklorique. À travers les chants, beaucoup de choses sont encore restées. Moi, j'ai 37 ans, je ne sais pas ce qui va rester du message avec la génération après moi. Pour cela, le film était important pour moi.

En tant que réalisatrice, quel est votre regard sur le Gabon dans le film ?

Mon regard sur le Gabon, c'est vraiment d'interpeler surtout ceux de ma génération, mais aussi la génération avant.

De se dire, on ne pourra pas partir voir le futur, si l'on ne construit pas notre propre identité, notre propre histoire. Je me rappelle, dans les livres que j'ai étudiés au Gabon, la première des choses dont on a parlé, c'était la colonisation. On ne peut pas grandir comme ça.

Pourquoi il était si important pour vous d'aller avec la caméra dans les cérémonies d'initiation ?

Pour moi, aller dans une cérémonie d'initiation, c'est de me réapproprier l'image, parce qu'on a pas mal vu des images d'initiation. Mais, c'est toujours cette image du Noir, cannibale, en transe qui croit aux esprits. Cela rappelle aussi la chasse aux sorcières qui a eu lieu en Europe. Pour moi, il s'agit de me réapproprier cette image de la transe que les gens ont déjà vue, dont ils ont déjà des préjugés, et de me positionner comme quelqu'un qui a vécu cette initiation. Puis, à travers un récit qui a l'air rationnel, raconter une chose qui échappe à une réalité. Après, cela ne peut pas être réaliste, parce que si je devais vraiment filmer une initiation, la caméra devrait avoir la capacité de filmer les esprits qui apparaissent. Ce que la caméra n'a pas encore réussi à faire. Tout ce qu'on peut voir, c'est juste quand l'esprit incarne un corps.

Après vos initiations, après avoir fait ce film, avez-vous le sentiment d'appartenir aujourd'hui à deux univers, à deux mondes, ou plutôt à un monde élargi ?

C'est important de savoir d'où on vient. Du coup, on peut aller partout. Lorsque je me présente aux autres, je peux aussi me raconter dans ma singularité, mes racines. Ce qui ne m'empêche pas d'être en dialogue avec d'autres personnes qui croient autre chose. Je suis chez moi à Bruxelles, comme je suis chez moi à Libreville. Après, à Bruxelles, je serai un peu l'étrangère. Et quand je suis au Gabon, je serai la Blanche. Mais, une fois qu'on assume cette double posture... Même si l'on me traite de « Blanche » au Gabon, j'arrive, je déclame, personne ne va remettre en question qui je suis. Je sais très bien que je ne viens pas en touriste. Oui, j'ai un accent ou des manières où l'on sent bien que je ne suis pas vraiment du coin, mais je peux dire : c'est là, le village de mon grand-père, je viens de cette lignée-là et ils vont répondre : « ah, oui, c'est telle famille ». Ici, en Belgique, forcément, on se dit que je viens de l'étranger, après, j'ai un accent belge, j'ai les codes... J'ai l'impression d'appartenir au monde. Je pourrais être partout et je m'adapterais.



Pour aller plus loin...

[Tënk](#) - Rencontre avec Natyvel Pontalier

[Polyester](#) - Entretien avec Natyvel Pontalier à l'occasion du festival Black Movie

[Gabon Célébrité](#) - Sur le fil du zénith, le film documentaire de Natyvel Pontalier entre spiritualité et quête de soi

[Dicodoc](#) - G comme Gabon

[Polyester](#) - Festival Black Movie | Critique | Sur le fil du zénith

[Extrait](#)

[Page du film](#)